

tat social et les faits de la politique. Nous voyons par les lettres la part d'influence qui revient, dans son rôle extérieur, à des conseillers comme Lacordaire, Th. Fois-et, Guerrier de Dumast, l'abbé Dupanloup, dom Guéranger, le P. de Ravignan. Puis ce sont les rapports de pure amitié, ou de circonstance : lettres à M. Rio, lettres à Cornudet, lettres aux de Mérode, à M. Thiers, à M. Villemain, à ceux déjà nommés. La correspondance échangée avec Lacordaire, l'ami de cœur et de tous les temps, ti nt une place considérable, et charme par son caractère d'intimité et d'abandon. Le religieux néanmoins, comme on l'a vu, ne suivit pas son ancien compagnon de lutte sur le terrain du compromis avec l'Université. Celui-ci reçut à cette occasion les plus touchants témoignages de tendresse de la part de l'abbé Dupanloup et du P. de Ravignan, les deux seuls qui lui fissent demeurés fidèles.

Non moins attachantes sont les pages consacrées à décrire la vie privée de Montalembert et la douceur de ses relations de famille. En vacances, il voyage ; il visite les ruines et les monuments, loge dans les monastères, dont il déchiffre les registres, amasse des matériaux pour ses livres. Ou bien il séjourne, tantôt à Villersexel, tantôt à Trelon, tantôt à la Roche-en-Breny, où il finit par se fixer. Là, dans ces antiques manoirs, pleins de silence et de souvenirs, s'écoulaient pour lui des heures délicieuses auprès des siens. La lecture, la méditation, le travail, la causerie, occupent ses loisirs. C'est là son délassement après les fiévreuses agitations de la tribune et de la vie publique. Il s'oublie en de longs tête-à-tête avec saint Bernard et saint Benoît, qui lui devront ce monument grandiose, élevé à la gloire de leur Ordre : *Les moines d'Occident*.

Une maladie grave de Mme de Montalembert le força de s'exiler avec elle à l'île de Madère, en plein océan. Ils y trouvèrent la vie dure en commençant, privés qu'ils étaient de journaux, de bibliothèque, de secours spirituels, de société, de tout ; cependant ils s'habituaient peu à peu. On avait apporté quelques volumes. On relisait ensemble les poètes aimés, Dante, Tasso, Milton. On

s'entretenait de la France, on parcourait la montagne, on allait contempler la mer. Mme de Montalembert faisait des bonnes œuvres ; le comte suivait de loin les événements, grâce au courrier qui lui était expédié tous les quinze jours. C'est de Madère, au retour d'un voyage en Europe, qu'il fit dans l'intervalle, qu'il lança son manifeste intitulé : *Du devoir des catholiques dans la question de la liberté d'enseignement*. Car on se battait là bas ; les soldats fourbissaient leurs armes, en prévision de la grande lutte, et l'activité du chef ne voulait pas être en reste.

Quelle existence remplie ! Et Montalembert est à peine dans l'âge mûr. Et ce n'est pas tout. Je n'ai rien dit de son ambassade à Constantinople, de ses efforts pour faire réussir l'expédition romaine, de la restauration de l'art chrétien, à laquelle il contribua tant, de ses pèlerinages en Styrie, en Bretagne, à Rome, de ses œuvres de charité. Au milieu de tout cela, il écrit la vie des saints. Saint Anselme, saint Bernard, deviennent, avec sainte Élisabeth, ses protecteurs obligés, grâce aux récits, débordants d'amour et de poésie, qui les donnent en exemple à la société du dix-neuvième siècle. Tels étaient les catholiques de ce temps. En dépit de leurs combats, ils ne se croyaient pas quittes envers l'Église, s'ils n'avaient encore retracé les vertus, qui d'un saint Dominique, qui d'un saint Benoît Labre, qui d'une sainte Cécile, qui d'une bienheureuse Germaine Cousin, qui de toute une légion de moines et d'anachorètes.

Ah ! Montalembert fut un grand chrétien. Et c'est le plaisir fortifiant que l'on éprouve : de sentir, à travers les pages de son histoire, constamment battre une âme de catholique. Les opinions de cet homme ont pu être discutées. Mais ce qui ne le sera jamais, c'est son dévouement à l'Église, son courage, sa générosité, son désintéressement, son patriotisme. Et l'on sera toujours mal venu à se réclamer de Montalembert, lorsque l'on ne pourra témoigner d'autant d'héroïsme et de foi, que dis-je, lorsque, sous prétexte d'exercer un mandat public, l'on osera à peine prononcer le nom de Dieu. Les faits

parlent plus haut que la bouche. Montalembert ne voulut être autre chose qu'un soldat, le soldat du Christ et de la liberté. Il ne recula point devant les fils de Voltaire. Il garda son indépendance. Il fut inaccessible aux honneurs, aux places, à l'argent : tous les jours son salaire de député était distribué aux pauvres ; sa fortune s'écoulait par toutes les fissures. Que nos Guizots au petit pied imitent ces exemples, s'ils prétendent à mériter le nom d'autres Montalemberts. Qu'ils puissent écrire comme Charles de Montalembert : "Il y a longtemps que j'ai pour système de *me compromettre* ; SUI PRODIGUS : voilà ce que je veux que la postérité catholique dise de moi". La postérité sait discerner.

J'ai résumé aussi fidèlement que possible le livre du P. Lecanuet, bien qu'il m'ait fallu, faute d'espace, glisser sur les parties secondaires, ou même en omettre quelques-unes. Tous ceux qui ont rendu compte de ce superbe ouvrage lui ont discerné les plus grands éloges. Je ne puis qu'y souscrire et y ajouter. Cependant M. Eugène Veillot, dans son appréciation, très bienveillante, du reste, ne s'exprime pas sans réticence : "L'auteur, dit-il, s'efforce d'être impartial, ... mais il n'a pu connaître tous les documents..." Il est certain que Louis Veillot n'est pas traité avec tendresse, et que nous avions accoutumé de le voir sous un autre jour. Attendons, pour contrôler, l'apparition prochaine de sa *Vie*.

Ce qui est à louer sans réserve dans le *Montalembert*, comme dans le *Berryer*, du P. Lecanuet, c'est la clarté et l'ordonnance des matières, la vie et la rapidité du style, l'intérêt dramatique des événements, le charme entraînant du récit, le goût délicat qui préside à tout. Le vénérable auteur, au dire du P. Longhaye, est un de ceux qui, de nos jours, ont porté à sa perfection l'art de la biographie ; et ce semble bien vrai. Écrivain distingué, admirateur intelligent de son héros, Montalembert a trouvé en lui un historien digne en tout de son cœur et de sa foi.

Il faut souhaiter maintenant que la publication du dernier volume ne nous fasse pas languir trop longtemps. Dans l'attente de ce nouveau régal, dégustons et sa-